

Né le 23 décembre 1953 à Kamituga (Kivu, République démocratique du Congo), CHARLES DJUNGU-SIMBA K. est enseignant, journaliste et écrivain. Il a été animateur et producteur de programmes culturels pour la radiodiffusion et la télévision congolaises entre 1983 et 1997. Il réside actuellement en Belgique, à Huy, où il vit avec sa famille; il collabore depuis 2004 auprès du Centre de recherches "Écritures" de l'Université de Metz (France) en tant que chercheur associé.

Il a publié de nombreuses œuvres critiques, notamment sur la littérature congolaise, et une vingtaine d'œuvres de fiction, surtout des nouvelles, dont celle que nous présentons dans cette livraison. À ce propos, on peut citer quelques titres: *Le Camp des Innocents* (Bruxelles, Lansman & CEC, 2006) qui a mérité le Prix littéraire Williams Sassine en 2006, *La Fin des haricots. Chronique congolaise* (Paris/Kinshasa, L'Harmattan/Les Éditions du Trottoir, 2001), *Les Terrassiers de Bukavu* (Paris, L'Harmattan, 2009).

Il a également publié quelques recueils de poèmes en français (*Je connais un pays*, Huy, les Éditions du Pangolin, 2003) et en langues africaines (*Kongo yetu*, Ferney/Voltaire, Les Éditions d'Arouet, 2000), et les romans *Des milliers de vies au taux du jour* (Kinshasa/Bruxelles, Éditions du Trottoir, 1996), *On a échoué* (Paris, L'Harmattan, 2001) et *L'Enterrement d'Hector* (Paris, L'Harmattan, 2005). Récemment, il s'est également essayé dans des genres difficiles à situer de manière univoque, dans lesquels le témoignage d'une expérience historique et collective est intimement lié à une réflexion personnelle et intime (voir, à cet égard, les textes *La Chèvre, l'herbe et la corde. Parcours d'une passion d'écrire*, Paris, L'Harmattan, 2002 et *Nuages sur Bukavu. Carnet d'un détour au pays natal*, Huy, Les Éditions du Pangolin, 2007). Souvent engagée, encore plus souvent désacralisante, en tout cas toujours pleine d'humour, l'écriture de Charles DJUNGU-SIMBA porte, telle son ombre, son Congo en lui en l'accompagnant partout.

## UN ENTERREMENT À CAMP-LUKA

Peu d'hommes et de femmes sont sortis ce matin de notre camp. Et ceux qui n'ont pu, la veille, prévenir leur patron, on les a vus revenir dare-dare de la ville aux alentours de midi, afin d'aller assister à l'enterrement de Nico-Moké, enterrement prévu à l'heure où le soleil, après nous avoir crânement grillés, nous tourne ostensiblement le dos. Une absence en pareille circonstance est toujours mal vue. Elle vous expose facilement à porter le chapeau de sorcier, celui qui a forcément mangé le mort. Il faut surtout veiller à entretenir la solidarité, car par les temps qui passent, on trépanse comme des mouches dans ce repaire de misère qui a poussé, nul ne sait quand, dans le dos de l'impitoyable et arrogante Léopoldville qu'ils appellent aujourd'hui Kinshasa. La mort n'arrête pas de faire sa tournée dans nos cabanes disséminées sur les deux plateaux qui surplombent l'axe formé par les trois communes de Selembao, Bandal et Ngaliema. La semaine d'avant la semaine passée, c'était Vyé Londji, veilleur de nuit quarante ans

durant au Grand Séminaire Jean XXIII de Kintambo, une autre commune de Kinshasa, qui ne s'était pas réveillé comme à son habitude à l'heure où, repues, les poules regagnent le poulailler, emporté par son ventre qui n'arrêtait pas de gonfler alors que, curieusement, il n'y mettait plus rien. "Ça lui apprendra à piquer les restes dans les poubelles de *mindele-ndombe*", a commenté Mbuta Serpent, un cul-de-jatte, mentalement dérangé, qui passe son temps, sous un badamier, à médire des autres. Au début de la semaine passée, ce fut le tour de Mama Zita, la veuve d'un soldat jamais revenu de la guerre de libération et qui avait été priée, elle et ses six enfants, de libérer la maisonnette qu'ils occupaient illégalement là-bas, à la caserne militaire de Kokolo. Comme elle n'avait pas été aperçue à l'enterrement de Vyé Londji, des langues se sont trouvées pour dire que c'est le cousin de celui-ci qui avait jeté un mauvais sort sur la pauvre vieille. Il y a cinq jours, à la fin de la semaine passée, c'était mon voisin Wella-Wella, charretier de son état, qu'on nous a ramenés, les pieds devant, de la prison d'État de Makala où il croupissait depuis deux ans en attendant d'être jugé pour sa participation supposée à une manifestation de politiciens appelés opposants.

Dire que nous avons commencé de nous habituer à tous ces décès en cascade, ce ne serait pas vrai mais vu que nous nous considérons tous en instance de partir, nous ne nous émouvons plus tellement en apprenant que tel ou tel nous a quittés. D'ailleurs, rien qu'à voir la manière dont nous nous saluons: "Ozali kaka? / Tu es encore en vie?", vous comprendrez que la mort est devenue pour nous une banalité. Cependant, lorsqu'elle se met à faucher des tout jeunes, notre seul et unique investissement dans l'avenir, fût-il hypothétique, le choc devient terrible ...

Et des jeunes, il en meurt de plus en plus ces derniers temps! Presque tous des gamins qui ont déserté notre camp pour aller tenter leur chance en ville. Une poursuite de chimères, bien sûr, mais nos enfants ne nous écoutent jamais! La ville connaît bien les siens, eux, ils n'y trouvent jamais de place, sauf dans les cimetières, dans des immeubles inachevés ou abandonnés. Il ne se passe plus de semaine sans que l'on vienne nous annoncer que le cadavre de tel garçon traîne quelque part sur le boulevard ou dans un terrain vague. Et si vous n'allez pas le récupérer tout de suite, ce sont des chiens errants qui vont s'en repaître. L'État d'aujourd'hui n'enterre plus des nécessiteux comme le faisaient jadis les Belges.

Donc, très tôt ce matin, alertés par un gardien de nuit revenant de son boulot, les parents de Nico-Moké sont descendus en ville. En quelques minutes, la triste nouvelle a fait le tour de toutes les bicoques de Camp-Luka. Pendant ce temps-là, accompagnés de quelques proches et connaissances, les parents du jeune homme sont arrivés presque en courant à Gombe, au croisement des avenues Lubefu et Batetela, non loin de l'Alliance Française de Kinshasa. Le corps gisait sur le trottoir, le visage complètement méconnaissable à cause des sévices subis. Surpris en train de cambrioler la villa d'un dignitaire du régime en place, il aurait réussi à s'enfuir après avoir escaladé le mur d'enclos, malheureusement,

poursuivi aux cris de “Ö voleur!”, il a été rattrapé quelques mètres plus loin. Tous les factotums et hommes de main des Grands Bwana du quartier se sont alors rués sur le voleur, l’ont roué de bâtons et bombardé de cailloux jusqu’à ce que mort survienne. Puis, convaincus d’avoir fait leur devoir en débarrassant leur quartier de la vermine qui les dérangeait tant, ils ont abandonné son corps défiguré sur le lieu même du lynchage.

Nous l’avons enroulé dans une natte et confié à deux gaillards qui l’ont chargé sur leurs épaules. Par bonheur, nous avons appris que l’Honorable Hilaire Bokozela, celui-là même qui a obtenu son fauteuil au parlement grâce à nos voix, habitait dans les parages. De commun accord, nous avons décidé de nous diriger vers sa résidence. Un concert d’abolements nous a accueillis, mais nous sommes restés dignes et persévérants. Après plus d’une heure d’attente, le grand homme est apparu en pyjama sur le balcon de sa chambre, à l’étage, visiblement dérangé dans son sommeil de parlementaire.

– Qu’y a-t-il? s’est-il exclamé.

– *Tata Honorable, biso bana nayo! Salisa biso, Papa! Babomi mwana na butu, kaka hawa penepene n’Alliance.* (Papa Honorable, c’est nous vos enfants! Aidez-nous, Papa! Notre fils a été abattu cette nuit, pas loin d’ici, aux environs de l’Alliance Française).

Écarquillant les yeux, il s’avance vers la rambarde qu’il agrippe de ses deux mains dont tous les dix doigts se perdent dans de grosses bagues en or.

– C’était votre fils, ce garnement-là? Qu’est-ce qu’il nous a fait voir dans ce quartier! Non, éloignez-vous d’ici, je ne peux rien faire pour vous! Mes voisins vont dire que j’aide des voleurs. De là à penser que c’est moi qui suis leur chef ... Désolé!

Nous sommes ainsi rentrés bredouilles de la ville, m’enfin pas tout à fait car nous avons ramené le corps de notre enfant. Le problème c’est que, avec cette chaleur d’enfer, nous allons devoir l’enterrer aujourd’hui même. On peut manquer de tout ici, mais tant que le destin ne s’est pas encore souvenu de vous, on arrive toujours à survivre, à trouver quelque expédient pour tromper le diable de la faim et ses maladies et ses ennuis, cependant, traîner avec soi un cadavre dans ce capharnaüm de Camp-Luka, c’est tirer la mauvaise carte, la quadrature du cercle. Déjà qu’il faut fabriquer soi-même un cercueil, car dans leur cimetière là-bas, ils n’acceptent pas nos morts enroulés dans des nattes. Ensuite il faut leur produire des papiers pour prouver qu’un mort est mort. Enfin, même si la plupart de fossoyeurs viennent de notre camp, ils exigent que nous payions le trou dans lequel nous mettons les morts. Voilà pourquoi, il n’y a pas si longtemps encore, nous nous arrangions pour enterrer de nuit les nôtres. Mais de méchantes langues de Kitoki-Mosi, le bidonville rival, sont allées nous accuser auprès de l’administration communale et, depuis, chacun se débrouille pour dénicher derrière sa bicoque un petit coin où enfouir ses morts.

Pour Nico-Moké, l’inhumation se fera dès que l’Abbé Nzombo sera là, lui qui ne manque jamais de venir plaider la pitié pour nos morts auprès de son Dieu. Une de nos femmes, Maman Zalumeti,

a été dépêchée pour le quérir dans sa paroisse Mater Dolorosa, à Selembao. Tout le monde a les yeux tournés vers le petit chemin qu'elle devra emprunter pour rentrer, mais elle ne se pointe toujours pas. Bientôt les pleureuses auront épuisé leurs larmes et la petite chorale improvisée a déjà fait deux fois le tour du répertoire de nos chansons mortuaires. Et puis ce soleil, ah quelle fournaise! Il est en train de nous darder ses derniers rayons. Y en a qui commencent à regretter d'avoir séché inutilement leur ronde quotidienne en ville, ils s'y seraient rendus comme d'habitude et seraient revenus à temps pour participer à cet enterrement. Au moins, ils auraient pu dégoter de quoi calmer les pincements qui s'annoncent déjà dans leurs estomacs à jeun.

Faudra-t-il continuer à attendre? Où devra-t-on enterrer le jeune homme? Et après l'enterrement, faudra-t-il disperser les gens sans leur offrir quelque rafraîchissement? Mais avec quel argent? On en était là à supputer les différents scénarios, lorsqu'on a vu Maman Zalumeti remonter quatre à quatre le petit chemin serpentant le morne au sommet duquel se vautre notre camp. Elle n'était pas seule, mais ceux qui ont conservé une vue encore bonne, nous ont tout de suite rassurés: "Ce n'est pas notre abbé, c'est quelqu'un d'autre, de plus jeune sans doute ...". Tous les regards étaient tournés vers les nouveaux arrivants. Lorsqu'elle s'est trouvée à dix mètres de nous, Maman Zalumeti n'a pas pu contenir plus longtemps encore le mystère qu'elle amenait:

– Nico-Moké, le voici! Ce n'est pas un fantôme: il est bien vivant, en chair et en os! Je l'ai trouvé chez l'Abbé Nzombo où il travaille depuis deux jours comme domestique. L'Abbé lui-même arrive incessamment...

Charles DJUNGU-SIMBA K.  
Huy, Belgique